

ANTI**RESSE**

EDITION D'ÉTÉ

N° 244 | 2.8.2020

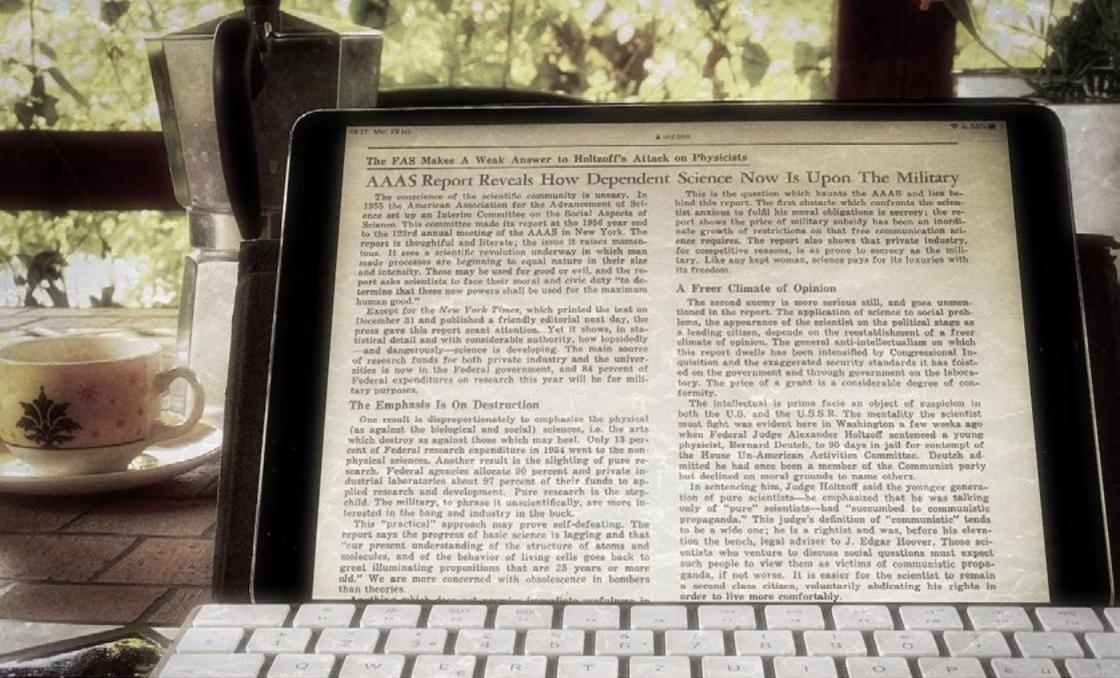
La pensée & les «faits»

L'émeute & la plage

Le masque & la vie



Observe • Analyse • Intervient



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Le culte mensonger des «faits»

L'IDÉAL DE L'INFORMATION DE GRAND CHEMIN EST DE NOUS PERSUADER QUE LES CHOSSES DÉROULENT D'ELLES-MÊMES, SELON LEURS LOIS INTERNES, COMME SUR UNE SCÈNE À DEUX DIMENSIONS, SANS COULISSES NI PROFONDEUR. NE SONT ADMIS QUE LES «FAITS» PUBLICS ET DOCUMENTÉS. SITÔT QUE QUELQU'UN REGARDE DERRIÈRE LE RIDEAU, IL EST MONTRÉ DU DOIGT. CE N'EST PAS DÛ À UNE NERVOUSITÉ MOMENTANÉE, MAIS À LA NATURE MÊME DU SYSTÈME.

«Dans la vie, seuls les faits sont recherchés. Ne plantez rien que cela, et émondez tout le reste. Vous ne pouvez former l'esprit des animaux raisonnables que par des faits; rien d'autre ne leur sera jamais utile.»
(M. Gradgrind dans *Les temps difficiles* de Charles Dickens)

Pendant sept semaines, j'ai exploré les manifestations et les arrière-plans de ce que j'ai appelé un «coup d'État technologique» lié à l'étrange pandémie du printemps

2020. Le dérèglement des esprits et des institutions face à ce défi m'avait paru révélateur d'un court-circuit de la pensée humaine et d'un transfert apparent des compétences de décision vers des algorithmes de modélisation.

On pourrait penser, à lire ces analyses, qu'il s'agit d'une fatalité des temps - la «pente naturelle de la civilisation technique», comme je l'ai appelée -, et que nous sommes aussi désarmés face à ces phénomènes que

face aux cyclones tropicaux ou au va-et-vient des phases climatiques.

Si je le croyais, ou si j'ai pu le laisser croire, cela signifierait que j'en serais arrivé moi-même là où le «système» voulait me mener: au fatalisme. A croire qu'il n'y a aucun plan, juste des convergences nécessaires, aussi neutres que la loi de la gravité.

DU GOUVERNEMENT À LA GESTION

Or la *machine à gouverner* dont nous parlions dans le dernier numéro n'a jamais eu d'autre finalité que celle-là: soustraire à la vue du public les commandes réelles du pouvoir en «objectivant» les décisions en référence à la science ou à des automatismes théoriquement autonomes et «scientifiquement» impartiaux. Saint-Simon, l'économiste contemporain de Marx, disait ainsi qu'il fallait «remplacer le gouvernement des hommes par l'administration des choses». C'est une formule cruciale. En amont, tout l'héritage de la philosophie utilitariste dont nous avons parlé. En aval, le règne technocratique que l'historien et juriste Pierre Legendre, dans un film hypnotique, a appelé *L'Empire du management*.

Le *gouvernement des hommes* est défaillant, arbitraire, personnel. Il dépend des accès de goutte et des caprices des maîtresses, des ambitions proclamées et des culpabilités tacites, de complexes qu'on ne s'avoue même pas. L'*administration des choses*, cela sonne propre, impartial, clinique. Cela paraît oblitérer justement toutes les impon-

dérables énumérées plus haut. En réalité, ce n'est qu'un détournement d'attention. L'*administration des choses* n'est pas elle-même une chose: elle est encore - en attendant l'«intelligence artificielle» parfaitement autonome - une prérogative humaine. Qu'un administrateur anonyme remplace un grand vizir ne change rien au fait que ses décisions vont dépendre à leur tour de ses accès de goutte etc. Ce n'est sans doute pas un hasard si l'auteur de cette formule a été élu «parrain» de la Fondation Saint-Simon, ce cercle très fermé qui eut pour mission, de 1982 à 1999, de convertir la gauche française au libéralisme en créant des liens personnels transversaux entre des institutions jusqu'alors cloisonnées. Sous prétexte d'ouverture, on a émaillé les structures de pouvoir d'influences opaques. Sous le label de pensée «antitotalitaire» (visant ici les dogmes de la gauche historique), on a créé un laboratoire de la pensée unique^a.

MARIONNETTISTES ET VENTRILOQUES

L'ère de la démocratie se distingue par cette particularité cocasse qu'on n'a eu de cesse, dès l'origine, de la contourner, comme si ce régime était en soi intenable. L'idée démocratique moderne s'est construite

a. La fondation a fait l'objet au cours des années 1990 de nombreuses critiques mettant en cause son influence, jugée excessive et masquée, sur la politique française. Les membres de ce club très fermé formaient ce qu'Alain Minc appelait «le cercle de la raison» et que leurs adversaires qualifiaient de «cercle de la pensée unique». (Wikipedia)

par opposition au pouvoir personnel et ritualisé des monarques. L'a-t-elle pour autant remis entre les mains du «peuple»? Non, bien entendu. Le peuple a toujours été considéré trop immature pour assumer une telle charge. C'est pourquoi sa souveraineté théorique est concrètement assumée par une caste de tuteurs. *L'administration des choses* est la formule parfaite de ce hold-up. Nous ne contestons pas votre souveraineté, nous ne faisons que l'*administrer* pour vous à titre fiduciaire. Pour de si humbles tâches, nous n'avons pas besoin d'être élus, ni adoués.

Les utopies de *machines à gouverner*, rendues vraisemblables par la révolution informatique, ont toujours soigneusement escamoté les accessoires archaïques de l'illusion: la main du marionnettiste et la voix du ventriloque. Lorsque la statue du dieu au fond du temple finit par se faire entendre, c'est pour dire les volontés du grand-prêtre. La gouvernance moderne n'a rien de plus transparent ni de plus «adulte» que les formes traditionnelles du pouvoir. Elle se justifie par des cascades de lois et de textes abscons, mais elle est aussi simple au fond que les manigances des albums de Tintin. Alexandre Zinoviev, fraîchement expulsé d'URSS, s'était étonné, en découvrant la société occidentale dans son fonctionnement concret, de n'y voir aucune trace de démocratie hors des rituels électoraux consistant à choisir ceux qui vous trahiront sitôt entrés dans leur nouvelle caste. Là où il s'attendait à trouver la concerta-

tion, il n'avait vu que des pyramides du pouvoir. Après réflexion, il avait conclu que les *soviets* (conseils) d'entreprise, en URSS, étaient finalement plus démocratiques. Dans un soviet d'hôpital, une cuisinière pouvait publiquement élever la voix contre un chef de clinique et éventuellement obtenir gain de gause - en Allemagne de l'Ouest, elle n'aurait même pas songé à faire une objection^a.

La *secte informatique* avait compris dès le début de quel levier de puissance elle disposait avec le développement de machines *computationnelles*. Je ne parle pas seulement de puissance objective (capacité de traitement de données), mais surtout de puissance d'intimidation. Comme Saint-Simon, elle a mis au point des outils de *fascination* pour soustraire à la vue du public les facteurs humains, trop humains, qui motivaient son développement et son imposition. L'essor de l'ordinateur personnel en est l'exemple le plus spectaculaire. Vendu comme outil d'émancipation individuelle, comme réponse au monde de 1984, il est rapidement devenu lui-même un cheval de Troie orwellien, avec ses «portes dérobées», ses logiciels espions et ses intrusions systématiques dans la vie privée. Est-ce un hasard si Microsoft, la compagnie de Bill Gates, s'est illustrée par ses déloyautés précoces et systématiques vis-à-vis des utilisateurs de son système?

a. Zinoviev a systématisé ces observations paradoxales dans des essais comme *La grande Rupture* ou *l'Occidentisme*.

Lorsque vous persuadez les «élites dirigeantes» que les données sont l'or et le pétrole du siècle à venir, les détenteurs de données deviennent les vrais maîtres du jeu^a. Les moyens qu'ils ont développés et les capacités d'illusion dont la société les crédite a fait de cette poignée *d'hommes* (et quelques femmes, très peu) les réels maîtres de la société industrielle moderne. Il n'est qu'à voir quelles cotations ont «explosé» à Wall Street durant la crise de 2020 - alors même que l'économie américaine s'effondre de 32 % au 2e trimestre et enregistre 54 millions de chômeurs - pour comprendre que cette élite construit un univers parasite qui se développe en suçant littéralement les forces vives de la réalité commune.

La «révolution» informatique nous ramène donc plus brutalement que jamais à cette malédiction fondamentale de la condition humaine: l'exploitation de l'homme par l'homme. Toujours aussi cynique, mais ayant cette fois franchi un palier dans la mégalomanie avec sa composante vétérinaire. Je veux parler bien entendu du bric-à-brac transhumaniste, prétendant donner à certains humains le moyen de façonner l'espèce elle-même et son devenir selon leurs idées - ou leurs besoins. Comme on sélectionne les espèces végétales ou animales. J'y

a. On remarquera qu'ils n'oublient jamais, dans leurs portefeuilles, de garder aussi la main sur ces valeurs ringardes que sont l'or et le pétrole, tout en restreignant à leurs propres enfants l'accès aux technologies qu'ils vendent aux familles et aux écoles. Le sommet de la *tech*, c'est de rester *tech-free*...

reviendrai plus tard. L'idée à retenir pour le moment est celle-ci: le progrès scientifique et technique n'a pas levé cette lourde hypothèque de la condition humaine qu'est le pouvoir d'une minorité sur des multitudes. Au contraire, il l'a aggravée et encore centralisée.

OBÉSITÉ FACTUELLE

En même temps, le scénario général (*the narrative* chez les Anglo-Saxons) ne permet pas pour le moment d'admettre publiquement ce nouvel esclavage. Comme l'a jadis observé Chesterton: «le tyran n'est pas présent jusqu'à ce qu'il devienne omniprésent». Il est donc nécessaire de fausser et d'embrouiller la représentation du monde de la masse humaine, même instruite, avec une multitude de fausses idées, et si possible la priver de toute idée. On découragera toute réflexion sur les causes et les fins et l'on se concentrera sur les moyens, noyant la simple question du «pourquoi» sous les mille modalités du «comment».

La réduction de la pensée à de l'information et de l'information à des données constitue un moyen efficace d'obstruer l'exercice de l'intelligence humaine. Parmi les symptômes de cette dégradation silencieuse, la prolifération d'«experts» en tous genres, imbus de «science» mais visiblement abrutis au point de vue du sens commun, la focalisation médiatique sur les «faits» et le «fact-checking» qui fait ressembler les sites et les journaux de grand chemin au laboratoire de Bouvard et

Pécuchet qui aurait engagé comme consultant le pharmacien Homais ^a.

Tout au long de son livre sur la *Secte informatique*^b, Theodore Roszak insiste sur le *data glut*, la saturation par les données et les chiffres. Il relève que la terreur des sondages d'opinion a émasculé et ligoté la vie politique et que la capacité d'analyse et de prédiction fuit les rédactions et les académies habitées par la (haute-ment malléable) religion des «faits» de l'intendant Gradgrind de Dickens, nous ramenant au productivisme le plus con du XIXe siècle.

Dans ce borborygme, Roszak distingue un rayon de lumière, une publication à la fois confidentielle et ultra-célèbre qu'il considère comme un «monument du journalisme américain». *L'I. F. Stone's Weekly*, une lettre hebdomadaire rédigée par un homme seul, l'illustre M. Stone, était l'inverse exact de toute cette obésité factuelle qui encotonnait les esprits. Comme toute la crème de l'intelligentsia américaine, Roszak en était un fidèle abonné jusqu'à son extinction, au début des années 1970:

...personne d'entre nous ne l'aurait échangé contre un abonnement gratuit aux principaux maga-

a. Pour m'épargner de longues typologies du cuistre stérile et rengorgé, je renvoie le lecteur aux géniaux romans de Gustave Flaubert, qui avait tout vu et tout compris avant l'heure.

b. Voir les épisodes précédents: «Pourquoi nous ne pensons plus?», *Antipresse* 240 | 05/07/2020; «Le grand remplacement... des cerveaux», *Antipresse* 241 | 12/07/2020; «L'«information» contre l'intelligence», *Antipresse* 242 | 19/07/2020; «La machine à gouverner», *Antipresse* 243 | 26/07/2020

zines. Pourtant, il ne comptait que quatre pages. De toute évidence, il ne contenait pas beaucoup d'informations, mais c'était le travail d'une intelligence politique affûtée comme un rasoir. En coulisses, il y avait un esprit qui affrontait les questions du jour, sachant poser les bonnes questions et distinguer le pertinent du futile.

I. F. Stone avait ses opinions, et bien affirmées, mais il n'y avait pas besoin d'être de sa chapelle pour apprécier son journalisme. Ce n'était pas pour ses opinions ou ses préceptes que toute une classe pensante le lisait, du libéral au conservateur, mais pour la clarté de sa pensée et la qualité de ses analyses.

Un journalisme d'investigation du calibre de Stone nous rappelle que les nouvelles, qui sont le pouls quotidien de la politique, ne sont jamais de simples informations; ce n'est pas un matériau factuel brut qui tombe simplement du monde dans une base de données. Il s'agit d'une enquête et d'une interprétation ciblées fondées sur un ensemble solide de représentations du monde: qu'est-ce qui importe, où va l'histoire de notre époque, où sont les enjeux, quels sont les programmes cachés, à quoi ressemble la situation globale? Les réponses à ces questions sont les idées qui déterminent la valeur de l'information. Souvent, ce qu'un bon journaliste doit faire, c'est se débarrasser de tonnes de données obscures et pléthoriques pour pouvoir atteindre la vérité vivante.

La collection des brillantes «news-letters» de M. Stone a pieusement été

recueillie, numérisée et cataloguée par Ron Unz - qui se trouve justement être un dissident «sulfureux» du paysage journalistique contemporain aux États-Unis, le plus souvent catalogué comme «complotiste» et «antisémite» (étant juif lui-même, il s'en tamponne). On peut imaginer que les frileux bien-pensants du *New York Times* actuel ne connaissent même plus le nom de ce «monument» de leur profession. C'est assez logique. La volonté de comprendre «quels sont les vrais enjeux, les agendas cachés» rangerait aujourd'hui l'excellent M. Stone parmi les «théoriciens de la conspiration». Réciproquement, l'exemple de Stone, de sa démarche et de son éthique pourrait faire comprendre à quelques-uns que certains dissidents dénoncés comme «complotistes» pourraient bien être les derniers héritiers du journalisme véritable, celui qui se faisait un devoir de comprendre «ce qui se trame» et de regarder, comme disait Rimbaud, derrière la gaze des rideaux. Voluptés interdites, désormais, à la grande masse des journalistes encartés.

PAR L'EXEMPLE: LA PROSTITUTION DE LA SCIENCE

Un bref mémo d'I. F. Stone daté du 7 janvier 1957 résume et commente un rapport de l'American Association for the Advancement of Science, plus exactement de son comité consacré aux «aspects sociaux de la science». «La conscience des scientifiques américains n'est pas à l'aise», affirme-t-il d'emblée avant

de pointer les deux écueils de fond qu'affronte cette communauté: tout d'abord, l'implication massive des intérêts militaires. Pour l'année 1957, les 84 % du budget fédéral de recherche était consacré justement au domaine militaire.

«La conséquence en est que l'on a l'avantage de manière disproportionnée les sciences physiques (au détriment des sciences biologiques et sociales), autrement dit les arts qui détruisent au détriment de ceux qui pourraient guérir.»

On a vu que, depuis lors, la recherche militaire s'est largement «rattrapée» dans les disciplines biologiques et sociales, par le développement d'armes biotechnologiques, d'un côté, et la mise au point des techniques de manipulation de masses ainsi que le noyautage des plateformes et services informatiques de l'autre. Cette notice précoce montre, quoi qu'il arrive, à quel point *tout* le champ scientifique américain est inféodé au militaire et au corporatif. L'autre écueil de la science américaine au milieu du siècle dernier reste plus actuel que jamais: c'est le problème de la liberté de pensée. Nous sommes en pleine paranoïa maccarthyste, l'administration et la presse voient des agents russes partout - cela vous dit quelque chose? - et les scientifiques doivent garder le doigt sur la couture s'ils veulent continuer de travailler. Leur problème n'est ni matériel ni technique, il est moral, et beaucoup baissent le pavillon.

«Les scientifiques qui s'aventurent

à discuter de questions sociales doivent s'attendre à ce que ces personnes les considèrent comme des victimes de la propagande communiste, voire pire. Il est plus facile pour le scientifique de rester un citoyen de seconde classe, renonçant volontairement à ses droits afin de vivre plus confortablement.»

«Comme toute femme entretenue, la science paie son luxe de sa liberté», résume l'auteur avec une belle épigramme. Avant d'inciter la communauté scientifique à faire preuve de courage:

«Il est l'heure pour les scientifiques du monde entier de se dresser et de se battre, ou bien de s'enfoncer dans le rôle de subordonnés et de collaborateurs de primitifs en uniforme.»

Les «primitifs en uniforme» se sont adjoint, depuis soixante ans, des consultants non moins barbares en complet-veston. En une page, I. F. Stone avait tracé la feuille de route d'un naufrage de civilisation. Le

problème de la prostitution scientifique, en 2020, est plus aigu que jamais. En échange d'une obéissance sans réserve aux puissances de l'argent, on a donné à une frange des scientifiques un rôle de tuteurs des pouvoirs publics qui n'est de toute évidence pas fait pour eux. Et les pouvoirs publics, eux, ont accepté cette tutelle illégitime par facilité, par corruption et par esprit de caste. Nous manquons cruellement de journalistes courageux pour appeler ce double putanat par son nom. Autant il est évident à toute personne dotée de jugeotte, autant il est très malcommode à démontrer par les *faits*. Les professionnels du journalisme ont été si bien dressés à flairer les «sujets qui fâchent» que leur sphincter se serre spontanément à l'approche de ces eaux-là. Il est beaucoup plus gratifiant d'enquêter sur les «théoriciens du complot» sans corporation et sans parachute. /A suivre./

Pain de méninges

FAUSSE ÉTERNITÉ, VRAIE MORT

Lorsque les hommes sont dans l'incapacité de trouver un intérêt quelconque à la vie terrestre qui suivra leur mort, ils rêvent d'une jeunesse éternelle, et la raison qui les y incite est la même que celle qui leur fait perdre le goût de se recréer dans leurs enfants.

— Christopher Lasch, *La Culture du narcissisme*



ENFUMAGES par Eric Werner

Airs de flûte et colères bestiales

DE LA FÊTE GALANTE À L'INSURRECTION ET DE L'INSURRECTION À LA DISLOCATION SOCIALE: LA SÉQUENCE RÉVOLUTIONNAIRE EST FOUDROYANTE, COMME ON L'A VU EN 1789. LA MULTIPLICATION DES ÉMEUTES EN EST L'UN DES SYMPTÔMES.

Poursuivons notre lecture des *Origines de la France contemporaine*, plus exactement encore des premiers chapitres de l'ouvrage, ceux consacrés à la chute de l'Ancien Régime et aux débuts de la Révolution.

Taine résume sa pensée en ce domaine en disant que les dernières décennies de la monarchie française s'apparentent à «un long suicide: de même un homme qui, monté au sommet d'une immense échelle, couperait sous ses pieds l'échelle qui le soutient». Autrement dit, la classe dirigeante de l'époque porte

elle-même la responsabilité de ce qui lui est arrivé: concrètement, par son incurie, sa frivolité, son incapacité à comprendre la gravité de la situation, son manque d'anticipation, bref, son aveuglement: «Jamais aveuglement ne fut plus complet et plus volontaire». Elle était en fait complètement coupée de la réalité, l'interprétant au travers du prisme d'un certain nombre d'idées reçues, celles alors à la mode: l'homme est né bon, c'est la société qui le corrompt, l'état de nature comme idylle, les charmes de l'ensauvagement, la sensibilité

transmuée en institution, les droits de l'homme (déjà), etc.

LA CANDEUR EFFARÉE

Et donc, lorsque la réalité lui est tombée dessus, elle a été prise de court. Elle ne s'y attendait pas: vraiment pas. Taine écrit: «Il est triste, quand on s'endort dans une bergerie, de trouver à son réveil les moutons changés en loups». Taine insiste beaucoup dans son livre sur l'extraordinaire passivité des membres de l'ancienne classe dirigeante face à la vague qui l'a submergée, vague à laquelle elle n'a pour ainsi dire opposé aucune résistance: «Contre l'émeute sauvage et grondante, tous sont impuissants. (...) Il faut agir cependant, car le danger est là qui les prend à la gorge. Mais c'est un danger d'espèce ignoble, et, contre ses prises, leur éducation ne leur fournit pas les armes appropriées. Ils ont appris l'escrime, et non la savate. (...) Jamais on ne verra un gentilhomme arrêté chez lui casser la tête du Jacobin qui l'arrête. Ils se laisseront prendre, ils iront docilement en prison». Etc. Il y a bien quelques exceptions, mais elles se comptent sur les doigts d'une main: celle de ce gentilhomme marseillais, par exemple, qui ne sortait jamais de chez lui sans s'équiper d'un fusil, d'une paire de pistolets et d'un sabre. Il déclara que personne ne l'aurait vivant. Mais c'est une exception.

On pourrait se demander ce qu'est devenu ici l'instinct de survie. La réponse est la suivante: «Toute créature qui perd l'art et l'énergie

de se défendre devient une proie d'autant plus sûre que son éclat, son imprudence et même sa gentillesse la livrent d'avance aux rudes appétits qui rôdent à l'entour. Où trouver la résistance dans un caractère formé par les mœurs qu'on vient de décrire?». L'instinct de survie est un instinct naturel, mais c'est aussi quelque chose qui se soigne, se cultive. Autrement il s'étiole, et même très vite disparaît. Si l'on entend survivre à une catastrophe, quelle qu'elle soit, il faut au préalable s'y être préparé: physiquement, bien sûr, mais aussi mentalement, et même philosophiquement. Mais on ne parle évidemment pas ici de n'importe quelle philosophie. Celle dont se nourrissaient le roi et les aristocrates en cette deuxième partie du XVIIIe siècle ne leur a assurément pas porté bonheur.

ILS AURONT FOURNI LA CORDE POUR LES PENDRE

Tout à la fin du siècle, un des rescapés de la Terreur, l'écrivain et philosophe Jean-François Laharpe, composera une histoire qu'il situe en 1788, à la veille donc de la Révolution française. Un certain nombre de célébrités de l'époque se retrouvent dans un salon philosophique, et les échanges vont bon train. On parle de choses et d'autres, et à un moment donné la conversation tombe sur la révolution qui vient. Évidemment tout le monde est pour, ce sera la fin du moyen âge, le triomphe de la raison, etc. Sauf qu'un des convives, Cazotte, introduit une note discor-

dante. Cela ne se passera pas comme vous le croyez, dit-il. Il y aura au contraire beaucoup de morts. Vous-mêmes serez d'ailleurs du lot: et il donne des noms. Les intéressés ne prennent bien sûr pas ces prédictions très au sérieux. Mais Cazotte n'en persiste pas moins: «Six ans ne se passeront pas que tout ce que je vous dis ne soit accompli». Là, le ton devient carrément biblique.

Taine cite longuement cette fiction (c'en est une, bien sûr), c'est sur elle, en fait, que se conclut la première partie des *Origines de la France contemporaine*, celle consacrée à l'Ancien Régime. Elle résume bien l'ensemble de son propos: à savoir que l'histoire nous prend parfois par surprise, nous tombe dessus sans crier gare (alors même que nous avons tout fait, mais vraiment tout, pour obtenir ce résultat: les hommes font leur histoire, mais ne savent pas l'histoire qu'ils font). Cela ne risque bien sûr pas de nous arriver. Nous sommes, n'est-ce pas, bien meilleurs philosophes que ne l'étaient les aristocrates français du XVIIIe siècle. Au passage, rappellera-t-on que Jean-François Laharpe est aussi connu pour avoir, un des premiers, déconstruit le langage révolutionnaire en le qualifiant de «langue inverse»: inverse, parce qu'elle dit le contraire de ce qui est (1). A qui, aujourd'hui,

viendrait-il seulement à l'esprit de qualifier de «langue inverse» le corpus idéologique dont, en 2020, se nourrit l'Européen moyen: MeToo, Etudes de genre, black lives matter, etc. ?

Revenons-en à l'instinct de survie: «Au plus fort de la Jacquerie, les sages du temps supposent toujours qu'ils vivent en pleine églogue, et qu'avec un air de flûte ils vont ramener dans la bergerie la meute hurlante des colères bestiales et des appétits déchaînés». Beaucoup pensent qu'on peut se passer de l'instinct de survie, à l'ère du vivre ensemble ce n'est plus tellement une nécessité. Ils lui préfèrent donc les airs de flûte. Mais les airs de flûte ne remplacent que rarement l'instinct de survie.

En juillet 1789, en pleine insurrection, le roi Louis XVI donna l'ordre à ses troupes de ne pas tirer. On pourrait se moquer de lui, mais il était le produit de son époque. Comme le sont nos propres dirigeants lorsqu'ils ouvrent toutes grandes les frontières à des populations dont il est aisé de voir combien elles nous aiment et nous chérissent. Mais c'est égal, ils supposeront toujours qu'ils vivent en pleine églogue. Les airs de flûte



emplissent donc l'espace, c'est un doux concert que rien ne trouble.

RÉSISTER, QUAND MÊME!

On ne dira pas que l'histoire, aujourd'hui, se répète. L'histoire est ce que jamais on ne verra deux fois. On évitera par ailleurs de parler d'insurrection. On n'en est pas encore à ce stade. Mais de l'émeute à l'insurrection, le pas est vite franchi. Taine montre bien le passage de l'une à l'autre.

En 1789, des émeutes éclatent un peu partout en France, comme le dit Taine c'est «l'émeute universelle». Par hypothèse, une émeute est toujours limitée dans le temps et l'espace. Elle se circonscrit à un lieu donné: quartier, éventuellement ville. Mais il peut y avoir beaucoup d'émeutes en même temps. On parlera alors d'«émeute universelle». Universelle désigne ici l'ubiquité. Il y a des émeutes partout. L'émeute universelle n'est pas encore l'insurrection, mais elle y conduit directement. Les émeutes sont d'abord sans lien entre elles, puis elles se rejoignent: par effet de condensation, en quelque sorte. C'est ce qui se passa en 1789.

Rien ne nous dit qu'il en ira de même en 2020. Mais on ne peut pas non plus être assuré du contraire.

Quant aux gens qui résistent, là encore le livre de Taine offre matière à réflexion. On l'a dit, la grande majorité des gens ne résistent pas, ceux qui résistent sont l'exception. Mais il y a toujours des exceptions. Le souvenir rappelé plus haut du gentilhomme marseillais déclarant qu'on ne l'aurait pas vivant est à cet égard à méditer. On aurait très bien pu le tuer, ce n'était pas en soi un problème. Mais il fallait y mettre le prix; prix, semble-t-il, que les autorités estimèrent trop élevé. Elles préférèrent donc le laisser tranquille. La leçon est claire, on a de meilleures chances de survie en résistant qu'en ne résistant pas. Par ailleurs, il ne faut jamais dire que résister ne sert à rien. Le moindre acte de résistance a toujours son utilité: ne serait-ce qu'en obligeant, justement, les autorités à passer à la caisse. Clausewitz dit: «Un conquérant est toujours ami de la paix (...) Il voudrait bien faire son entrée dans notre État sans opposition». Pourquoi lui donnerait-on cette satisfaction?

NOTE

1. Jean de Viguerie, *Histoire et dictionnaire du temps des Lumières, 1715-1789*, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2003, p. 1078.

Le magazine de l'Antipresse est une publication de INAT Sarl. Conception, design et réalisation technique: INAT Sarl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://le.site.ANTIPRESSE.NET) ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

Passager clandestin

Michel Rosenzweig: Le masque et la vie

EN QUELQUES SEMAINES SEULEMENT, LE MASQUE EST DEVENU À L'ÉCHELLE PLANÉTAIRE CE QUE LE VOILE ÉTAIT AUX FEMMES MUSULMANES: LE SIGNE DE SOUMISSION ET DE CONFORMITÉ SANS LEQUEL IL N'EST PAS PENSABLE DE SORTIR DE CHEZ SOI. UNE SI HUMILIANTE CONTRAINTE POUR QUELLE MENACE? SE DEMANDE LE PHILOSOPHE ET PSYCHANALYSTE MICHEL ROSENZWEIG. ET OÙ EST PASSÉ LE SENS COMMUN DE L'HUMANITÉ?

**Le canari dans la mine**

Vivre masqué en permanence dans les espaces clos et à l'extérieur alors que ce virus circule à bas bruit est un non-sens total. Et quoi qu'en pensent les adhérents au masque obligatoire qui n'y voient toujours rien d'autre qu'une simple mesure d'hygiène envers les autres, ce qui reste encore à démontrer, c'est toute la vie quotidienne qui est affectée et durablement. Car tout est à présent soumis au règne du masque obligatoire, les moindres gestes, la moindre action, les moindres déplacements, les visites, les rendez-vous,

c'est toute notre vie quotidienne qui est à présent régie et rythmée par ce régime du masque: sortir, faire ses courses, aller chez le coiffeur, au restaurant, dans un bar, un musée, au cinéma, faire du sport, de la danse, etc. etc. Et si ce régime est imposé aujourd'hui dans des conditions sanitaires saines, qu'en sera-t-il lorsque les autres coronavirus reviendront bientôt? Au moindre rhume, aux moindres symptômes grippaux, que fera-t-on? Si ces contraintes limitantes drastiques sont imposées alors qu'elles ne se

justifient pas aujourd'hui, à quelles mesures aurons-nous droit à la saison des gripes? Dans ces conditions, il est clair que ce régime sera maintenu sans aucune limite de temps. C'est un peu comme si on avait érigé un immense barrage face à une hypothétique vague démesurée, un tsunami dont la survenue est loin d'être certaine. C'est un peu aussi comme le désert des Tartares avec sa forteresse érigée contre un ennemi qui ne venait jamais. Nous avons basculé dans un univers de précaution absolue visant l'asepsie et le risque zéro pour préserver la vie et nous sommes en réalité en train de perdre la vie. Car la vie n'est pas la survie. Lorsque vous marchez dans une rue commerçante de votre quartier et qu'un inconnu masqué vous fonce dessus pour vous prévenir que la police vient de verbaliser deux personnes pour non port du masque alors que rien n'indique qu'il est obligatoire dans ce secteur, vous réalisez qu'il se passe quelque chose qui n'a strictement rien à voir avec la santé. Lorsque vous prenez les transports en commun et que des patrouilles de police sanitaire arpentent la plate-forme en devisageant les passagers, vous comprenez que ce monde est devenu invivable. Lorsque vous entrez dans votre bistrot familial et qu'on exige de vous de mettre votre masque pour faire 2m50, et qu'en vous installant, la serveuse masquée vous présente un carnet dans lequel vous êtes invité à indiquer votre nom et votre numéro de téléphone pour être autorisé à manger, vous

comprenez que rien ne sera jamais plus comme avant et que la joie, le plaisir de sortir, la convivialité, les échanges et les partages dans ces conditions, c'est terminé. Je suis désolé pour toutes les personnes qui approuvent ce régime de dictature sanitaire, sincèrement, car je pense qu'elles ont perdu leur sens commun, leur bon sens, leur faculté de juger et de discriminer. Et je le pense sincèrement. Ces personnes qui en insultent d'autres sont en réalité atteintes d'un autre virus bien plus toxique, celui de l'intoxication médiatique et du formatage des cerveaux alimenté et entretenu par la propagande médicale et politique anxiogène et contre lequel il n'y a aucun remède ni aucun vaccin. Ce masque qu'ils exigent parfois avec violence au nom de leur santé en masque en réalité un autre, celui qui voile leur conscience et surtout leur liberté de conscience, de penser, d'apprécier et d'évaluer correctement la situation, celui qui voile la raison au profit du fantasme de la maladie mortelle qui rode à chaque coin de rue, celui de la peur panique d'être contaminé par la peste. D'abord il y a eu un virus. Ensuite des malades, puis des morts. Comme chaque année à la même saison, cette année l'aire des morts aura juste été plus concentrée sur une plus courte période. Mais au total, comparé aux pics épidémiques annuels et saisonniers? Prenez la peine honnêtement de regarder un graphique de santé publique étalé sur les dernières années. C'est la visibilité de cette épidémie qui a choqué les

consciences et construit une image, une représentation erronée de la réalité, une discordance, ce sont les discours et les messages changeants, les injonctions contradictoires et paradoxales, les conflits d'intérêts de toute catégorie, l'instrumentalisation, la récupération et l'exploitation politiques de l'épidémie qui ont brouillé la lisibilité correcte et rationnelle de cet épisode. Oui il y a eu une épidémie due à un coronavirus dont l'origine demeure mystérieuse pour moi et pour d'autres. Oui les plus fragiles et les plus âgés en ont été victimes. Soit. Et alors? Est-ce une raison suffisante pour imposer ce régime de dictature sanitaire totalement disproportionné au moment où nous avons besoin de légèreté et d'air? Est-ce une raison pour enfermer et astreindre toute une population au moment où rien ne le justifie lorsqu'on regarde les courbes des hospitalisations et des décès? Et après? Le contrôle électronique et numérique des contaminés? Des codes de couleurs? Un bracelet électronique pour les pestiférés? Et puis pourquoi faire croire que ce régime prendra fin avec un vaccin alors que l'on sait parfaitement bien qu'aucun vaccin contre un coronavirus n'a jamais vraiment fonctionné? Si les vaccins contre la grippe saisonnière fonctionnaient massivement, on le saurait me semble-t-il. A-t-on éradiqué la grippe avec un seul vaccin? Alors j'avoue, oui, j'avoue et je reconnais volontiers que je suis atteint d'un syndrome très connu: celui du canari dans la mine. Vous savez, cet

oiseau que les mineurs emportaient pour les prévenir du gaz méthane qui s'échappait du charbon, un gaz incolore inodore et indétectable. Lorsque le canari s'endormait, ou mourait, il était temps de sortir.

- Michel Rosenzweig, né à Bruxelles, est philosophe de formation (histoire de la philosophie et philosophie des sciences, ULB) et psychanalyste. Il a travaillé dans le domaine de la recherche sur les psychotropes (drogues légales et illégales, médicaments) pendant de nombreuses années en se spécialisant dans la gestion des consommations, des comportements à risques, des dépendances et des addictions. Il s'est attaché particulièrement à la dimension anthroposociale des usages de drogues dans une perspective géopolitique. Il a publié de nombreux articles et plusieurs livres sur cette question dont celui paru en avril 2008 et préfacé par le Pr. Bernard Roques de l'Académie des sciences : *Drogues et civilisations. une alliance ancestrale*, De Boeck Université, Paris Bruxelles, 2008. Sa formation de philosophe, son expérience clinique et les conclusions de ses recherches l'ont ainsi conduit à étendre ses réflexions et sa pratique au-delà des questions liées aux usages de drogues.

TURBULENCES

COVID_19 - T'aimes pas le masque? Tu es malade!

On ne peut plus affirmer que le ciel est bleu en été sans appuyer ses propos par une étude. C'est ainsi que deux études polonaises en viennent à conclure que les *narcissiques* et les *psychopathes* sont plus réticents à porter les masques sanitaires que les gens «normaux».

Ces conclusions ont été amplement relayées par les médias de grand chemin, à commencer par *Newsweek*. Tant qu'on y était, on aurait aussi pu déterminer quels sont les types humains les plus *tolérants* à la loi du masque. On aurait peut-être risqué de tomber sur les *conformistes*, les *délateurs*, les *arrivistes* ou les personnes à QI limité. Mais cette étude-là n'aurait sans doute pas rencontré le même écho.

De toute façon, les chercheurs ont eux-mêmes relativisé ces résultats, réduisant toute l'opération à un vain bavardage. Quant aux médias, ils auraient peut-être rendu un meilleur service à la société en relayant les études et les avis autorisés au sujet de l'utilité sanitaire de ces masques. Par exemple, cet avis très nuancé d'un professeur de l'IHU Marseille.

USA - Une justice pour le moins... expéditive

Alerté par les aboiements de son chien à trois heures du matin, ce juge d'Ocala en Floride est allé ouvrir sa porte... pour tomber nez à nez (si l'on peut dire) avec l'un de ses récents clients.

William Smith, 28 ans, était un pédophile connu dans la région. Il venait d'être arrêté le mois dernier pour le viol présumé d'une fillette de 8 ans. La perquisition avait révélé qu'il détenait du matériel de pornographie infantine. Le juge en question (dont le nom est tenu secret), venait de le remettre en liberté moyennant une caution de 30'000

dollars, estimant qu'il ne représentait pas de danger particulier pour son entourage.

Tel n'était pas l'avis de la famille plaignante, qui s'était dite «choquée» par le laxisme du tribunal. Quoi qu'il en soit, des justiciers anonymes ont décidé de corriger la décision des magistrats en renvoyant l'accusé devant son juge... mais en deux parties. Sa tête gisait à côté de son corps sur le paillason.

COVID_19 - Une scientifique ôte son bâillon

Alexandra Henrion-Caude est généticienne et chercheuse, intelligente, bien formée et bien élevée. Certaines choses qu'elle dit dans cet entretien capital sur TV Libertés lui font manifestement mal à l'âme. Sans doute ne s'était-elle jamais imaginé au cours de sa carrière devoir accuser les autorités sanitaires d'une incurie aussi criminelle, de telles atteintes au bon sens. Elle poursuit pourtant, héroïquement, avec un effarement visible, sa narration d'une catastrophe sanitaire devenue un désastre politique, économique, social, scientifique... Ainsi jusqu'à ses dernières ramifications, le rituel absurde du masque, les vaccinations inconsidérées et forcées, l'utilisation de populations comme cobayes (déjà, en Afrique du Sud), le vote - en plein été, dans une France obsédée par le Covid - d'une loi d'épouvante autorisant la «néantification de l'espèce humaine». S'il y a un témoignage à entendre et méditer au sujet de la crise du coronavirus, c'est celui de cette belle personne, de cette scientifique qui n'a pas accepté de bâillonner sa conscience et son bon sens.

* Le Zoom TV-Libertés, 31.7.2020 (sur YouTube, 49 minutes): <https://www.youtube.com/watch?v=c3V6DxmOy8>

LISEZ-MOI ÇA! - «Coupe sombre» d'Oscar Peer

Ce qu'il apporte. *Coupe sombre*, comme son nom l'indique, est un récit ténébreux. Dans un rythme soutenu et fluide, l'auteur

raconte d'une manière précise et concise le retour de Simon dans son village natal des Grisons, après avoir passé trois ans en prison à cause d'un accident de chasse qui tua, par malchance, son ami. Simon a tout perdu: femme, maison et travail. À soixante-cinq ans, il doit recommencer à zéro et braver les regards réprobateurs des villageois. Comme il le dit: «ce sont des loups, tous ensemble!». À son âge, on ne part plus. On reste et on meurt chez soi. Condamné à travailler comme journaliste, il est envoyé bûcheronner dans la partie la plus inhospitalière et dangereuse de la forêt, au sommet des montagnes. Sans plaintes, Il accomplira sa tâche d'une façon exemplaire; comme si par cet acte et ses efforts surhumains, il souhaitait se racheter aux yeux de la collectivité et accéder à son propre salut. Il y a du Ramuz en Peer.

Ce qu'il en reste. Selon Simon, dans le texte: «Parfois, on doit même s'agenouiller». À l'ère du *Black Lives Matter* et de l'agenouillement sériel, chez Peer, on s'agenouille uniquement lorsqu'un ami meurt, lorsqu'on abat un arbre et pour remercier Dieu. Simon est croyant et va à l'église. Parfois il lui arrive de vouloir maudire Dieu mais, de peur, préfère maudire le diable. Le romancier romanche nous plonge dans le perpétuel combat de l'homme, seul et désorienté, face à une nature impitoyable.

À qui l'administrer? A recommander aux amoureux des romans américains, de Hemingway aux auteurs du «nature writing», ainsi qu'à ceux qui veulent découvrir la littérature suisse.

Comment se le procurer? Ce livre m'a été recommandé à la Librairie du Midi à Oron-la-Ville. En 2019, la librairie est entièrement détruite lors d'un incendie accidentel. Par contre, le libraire d'Oron, lui, il brûle toujours de l'intérieur et son amour de la vraie littérature se transmet au fil des ans (seize ans de métier) avec passion et insubordination.

* Oscar Peer, *Coupe sombre*, Éditions Zoé, 2020. Une suggestion de Patrick Gilliéron Lopreno.

ARMÉES PRIVÉES · Ménage à la russe

Wagner est une armée privée à la solde des oligarques russes survivants des années 90, plus proches de l'axe Washington-Londres-Riyad-Telaviv que de l'alliance Alger-Damas-Téhéran-Moscou-Pékin, mais présente en Syrie et Libye (stratégie et géopolitique obligeant, à l'époque). La capture de 33 de ses spadassins à Minsk ferait presque croire à une infiltration venue de Russie voisine («Deux cents membres du groupe au total sont entrés dans le pays, a ajouté l'agence, citant une source policière», annonce *Challenges*) Pour qui connaît la situation, cela ressemble surtout à une seconde vague de nettoyage commandée par Moscou.

La semaine dernière, le ministre algérien des affaires étrangères – seul pays qui maîtrise sur le terrain la zone Libyenne –, qui proposait un nouveau plan de sortie de crise en Libye, avait un souci avec la présence de Wagner dans le pays.

Diplomatiquement, Sergueï Lavrov l'a alors renvoyé vers Berlin, faisant mine de balayer du revers de la main la requête d'Alger et de soutenir Wagner. Mais, dans la foulée, une vague d'arrestations de ces mercenaires s'est déclenchée... Et ça commence en Biélorussie, amie de la Russie, et justement un pays cible de l'axe Washington-Londres-Riyad-Telaviv.

Il y a donc fort à parier sur un remaniement audacieux de la stratégie russe, tant à l'intérieur qu'à l'international; Wagner étant présente en Libye, Syrie, Mali, Centrafrique (qu'on se souvienne de l'affaire des journalistes russes assassinés), Afrique du Sud, Est de l'Europe etc... C'est un gros chantier qui pourrait bien augurer du déclin de toute une caste d'oligarques russes.

(Vous y voyez plus clair à présent? Ne comptez pas sur *Challenges* pour vous expliquer ces choses!)

* De notre correspondant algérien.

ENTREBÂILLEMENT

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

